

Trémoille, Bayard et le général milanais Trivulce. Ce dernier, personnellement irrité contre Sforza, fut mis à la tête de l'expédition. La Lombardie fut conquise en vingt jours et Ludovic Sforza se vit chassé de ses états ; rappelé deux mois après dans son duché, il fut trahi et livré aux Français par les Suisses à Novarre. Louis XII se trouva ainsi maître du Milanais.

Animé par ce rapide succès, le roi de France porta ses vues sur le royaume de Naples. Il s'unit contre Frédéric, légitime possesseur de ce trône, à Ferdinand d'Aragon, avec lequel il partagea d'avance les dépouilles du jeune roi. Trahi au moment le plus critique par les Espagnols qu'il croyait ses alliés, Frédéric se vit forcé de céder sa couronne au roi de France et d'abandonner ses états aux vainqueurs. Mais quand vint le temps de procéder au partage déterminé par le traité de Grenade, Louis XII fut dupe de sa mauvaise politique. Les Espagnols, maîtres des principales places fortes, refusèrent de s'en dessaisir. La guerre éclata à la suite de cette félonie ; elle fut funeste aux Français : le brave Gonzalve de Cordoue, habile instrument de la perfidie de Ferdinand le Catholique, leur enleva toutes leurs possessions par les deux victoires de Seminara et de Cérignoles. Ainsi le royaume de Naples fut à jamais perdu pour la France.

Sur ces entrefaites, Alexandre VI étant mort, Jules II, pontife ardent, belliqueux et habile, parvint à la tiare après le court règne de Pie III. Le but constant de la politique de ce pape guerrier fut d'unir tous les états de l'Italie pour chasser de la péninsule les étrangers qui l'exploitaient et rendre la patrie italienne indépendante ; ce fut surtout contre les Français, ses plus redoutables ennemis, qu'il dirigea sa politique et ses armes. Pendant ce temps, la faction populaire à Gênes s'étant soulevée contre la domination française, Louis XII marcha contre cette ville rebelle, la réduisit et se couvrit de gloire en lui pardonnant.

Les Vénitiens, profitant des guerres incessantes qui désolaient l'Italie, avaient empiété sur les domaines du Saint-Siège, de la France et de l'Empire. Dans le but de reprendre leurs possessions, ces trois puissances formèrent entre elles la ligue de Cambrai et déclarèrent la guerre à Venise. La fière république accepta la lutte. Le pape menaça les usurpateurs des foudres de l'Eglise et Louis XII, naturellement courageux et intrépide, leur livra bataille à Agnadel. Venise vaincue se vit forcée de céder au roi de France presque toutes ses possessions en terre ferme et de faire sa soumission au Pape.

Le but de la ligue était atteint, Venise était humiliée et le droit des puissances reconnu ; mais malheureusement pour la France, Louis XII, aveuglé par ses succès, songeait en ce moment à s'emparer de l'Italie entière.

Jules II, dont la politique pleine de patriotisme était en opposition complète avec celle du roi de France, ne tarda pas à pénétrer les desseins de Louis XII et, comprenant qu'il s'agissait de la liberté de l'Italie, déploya la plus grande activité. A la suite d'habiles négociations, il forma une nouvelle coalition qui prit le nom de *Sainte-Ligue* et par laquelle il tourna contre le conquérant l'Angleterre, l'Espagne, Venise et les Suisses. De son côté, sous prétexte de réformer l'Eglise, mais en réalité pour assouvir son ressentiment contre le Pape, Louis XII eut le tort de convoquer le concile prétendu œcuménique de Pise. Jules II, justement irrité, fulmina l'excommunication contre le roi et jeta sur la France un interdit général qui la remplit d'affliction et de deuil.

Cependant les hostilités s'étaient ouvertes en Italie ; les Français, conduits par l'immortel Gaston de Foix, remportèrent d'importants succès, mais ce jeune héros qu'on a surnommé le *Foudre d'Italie*, sembla ensevelir avec lui devant Ravenne la gloire des armes françaises. Depuis ce moment Louis XII ne fit plus que des fautes et son armée n'éprouva que des revers au delà des Alpes. Non-seulement les Français furent forcés d'évacuer l'Italie, mais ils virent le royaume envahi simultanément au nord, au sud et à l'est. Maximilien et Henri VIII affamaient Téroüane, les Suisses assiégeaient Dijon et Ferdinand était sur le point de pénétrer dans le Midi. A la suite de tous ces désastres, Louis XII ouvrit enfin les yeux et vit de quelle source émanaient ses malheurs. Battu à la fois à Guinegate et à Novarre, le monarque français, épuisé et humilié par ses défaites, eut recours aux négociations, la ressource suprême des vaincus. Il se réconcilia d'abord avec Léon X, successeur de Jules II, désavoua le conciliabule de Pise et donna son adhésion au concile de Latran. Une fois d'accord avec le Saint-Siège, il lui devenait plus facile de traiter avec les autres puissances. Il abandonna la Navarre à Ferdinand, reconnut Maximilien Sforza pour duc de Milan et obtint la paix du roi d'Angleterre en consentant à épouser Marie, sœur de ce prince. Les fatigues qu'il essuya pendant les fêtes données à l'occasion de ce mariage accélèrent le terme de sa vie ; il mourut le 1<sup>er</sup> janvier 1515.

Pleuré du peuple qui oubliait les fautes de son "bon roi" en songeant à ses grandes vertus, Louis XII fut malheureux au dehors et vit échouer la plupart de ses entreprises. Souvent il fut dupe de ses combinaisons politiques, comme l'attestent les résultats de la guerre de Naples et la campagne d'Italie. Peut-être un peu trop passionné pour la gloire, Louis XII eût été un grand roi s'il n'eût eu l'ambition de devenir un conquérant. Mais à l'intérieur il se rendit digne du beau titre de *Père du peuple* que lui avait décerné la nation